Du même auteur

Mauvaise conduite
Flammarion, 1988

Veronica
Éditions de l'Olivier, 2008

MARY GAITSKILL

La faille

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Madeleine Nasalik

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Le présent ouvrage est une anthologie
réalisée à partir de deux recueils de nouvelles :
Because They Wanted to (Simon & Schuster, 1997)
et *Don't Cry* (Pantheon Books, 2009).

ISBN 978.2.82360.143.5

© Mary Gaitskill, 1997, 2009.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un petit papa avec un grand sourire

Il était allongé dans son fauteuil de relaxation, à peine assez lucide pour sentir le rêve affleurer à sa conscience. C'était l'un de ces rêves beaux et purs où il retrouvait la jeunesse et la certitude que ses amis, les défunts, les disparus, ceux qui avaient décidé de couper les ponts, étaient en réalité restés à ses côtés depuis le début et n'avaient cessé de l'aimer. Un fragment du rêve frémit et il distingua la bouche et les pommettes d'une femme affectueuse qui se pencha vers lui avec un sourire. La sonnerie du téléphone perturba son état de veille vulnérable et s'abîma dans le rêve en suspens. Sa femme avait réglé trop fort le volume du répondeur et la machine l'agressa avec un rugissement terni qui prit la forme d'une voix familière, celle de son ami Norman.

Partagé entre l'agacement d'être réveillé et la gratitude de recevoir, enfin, un coup de fil, il se leva. Il décrocha le combiné : le répondeur émit un bruit strident à l'autre bout de la ligne. Poussant un juron il malmena les boutons au hasard et maudit ses doigts engourdis. Agacé, il salua Norm, puis il l'entendit annoncer, plus grave qu'à l'ordinaire : « J'ai vu le numéro de *Self* avec Kitty dedans. »

Il attendit la suite. Comme rien ne venait, il demanda :

« Hein ? Le numéro de *Self* ? C'est quoi, *Self* ?

– Bon Dieu, Stew, j'étais certain que tu l'avais vu. Du coup je me sens gêné. »

Le rêve palpita une dernière fois avant de s'estomper.

« Gêné de quoi ?

– Ma fille est abonnée à ce magazine, *Self*. Ils ont publié un article que Kitty a écrit sur les relations père-fille et elle, eh bien, elle a parlé de toi. Laurel me l'a montré.

– Merde.

– C'est ridicule que tu apprennes ça de ma bouche. Je croyais…

– C'est méchant ?

– Non, elle ne dit rien de méchant. Mais je ne vois pas où elle veut en venir. Et je me demandais ce que tu en pensais. »

Il raccrocha et retourna dans le séjour, tiré définitivement du sommeil. Sa fille, Kitty, vivait en Caroline du Sud, elle travaillait chez un marchand de disques d'occasion et fabriquait sur commande des statuettes d'animaux. Elle n'avait jamais rien écrit, aux dernières nouvelles, pourtant les faits étaient là, elle avait publié un article qui parlait de lui dans un magazine diffusé aux quatre coins du pays. Il s'accouda au rebord de la fenêtre ; l'air qui rentrait à l'intérieur rafraîchit ses aisselles. Dehors, le chien minuscule des Starling arpentait le trottoir avec un zèle exagéré, prêt à aboyer contre le premier passant venu. Peut-être chantait-elle ses louanges dans l'article et sa timidité l'empêchait-elle de se dévoiler. Hypothèse peu vraisemblable. Kitty était réservée, certes, mais pas timide. Elle manquait de tact, elle avait tendance à devenir agressive. Et les doutes qui l'étreignaient amplifiaient cette agressivité.

Du pouce, il écarta sa narine et caressa les poils d'un doigt

nerveux. Cette habitude, si répugnante fût-elle, lui apportait un certain apaisement. Cela amusait Kitty quand elle était petite. « Dis-moi, lançait-il, ce ne serait pas l'heure de jouer avec nos poils de nez ? » Et elle se mettait à glousser, couvrant son visage de ses mains, ses yeux pétillant au-dessus de ses petits poings.

Ensuite elle eut quatorze ans, et elle afficha le même mépris et le même rejet que toutes les filles à qui il avait balancé à cet âge ses balles de baseball trafiquées en pleine figure. Leur belle entente avait disparu. Un jour ils regardaient la télé dans la salle de jeux, lui assis sur le canapé, elle sur le tabouret. Au lieu d'accorder toute son attention à Charlie Chan, il contempla son dos et ses cheveux bruns, longs et épais, tout juste lavés, qu'elle était occupée à peigner. Pliée en deux, laissant couler ses cheveux entre ses jambes écartées, elle avait entrepris de les lisser, au ralenti, à l'aide d'une brosse en plastique rose.

« Dis-moi, ce ne serait pas l'heure de jouer avec nos poils de nez ? »

Aucune réaction.

« Qui veut jouer avec ses poils de nez ? »

Rien.

« Poils de nez, poils de nez », chantonna-t-il.

Elle se redressa soudain sur le tabouret. « Tu es gerbant, tu me dégoûtes ! » Et elle quitta la salle de jeux comme une tornade, drapée dans son indignation.

Il lui arrivait de la taquiner pour provoquer son exaspération et savourer la fureur, aussi adorable que futile, de sa sensibilité outragée.

Il attendait avec impatience le retour de sa femme car il voulait récupérer la voiture et sortir acheter un exemplaire de *Self*. Sa voiture à lui était au garage et, avec une chaleur pareille,

hors de question de se rendre à pied à l'agrégat de magasins et de parkings qui faisait office de centre-ville. Cela lui prendrait une bonne vingtaine de minutes et, à l'arrivée, il serait épuisé. Il lirait le magazine planté devant le présentoir et, si l'article était sévère, il n'aurait peut-être pas la force de faire le trajet inverse.

Il gagna la cuisine, ouvrit une bière et retourna au salon. Dieu seul savait quand rentrerait sa femme, elle qui était déjà partie depuis plus d'une heure. Elle était capable de passer des journées entières à sillonner les routes du comté, uniquement pour acheter un pot de miel ou un sac de pommes. Bien entendu, il pouvait appeler Kitty, mais il avait de fortes chances de tomber sur son répondeur, sans compter qu'il préférait comprendre la situation avant de la contacter. Il sentit une onde d'impuissance lui parcourir le corps, comme un nageur sentirait une gigantesque créature marine le frôler. Comment avait-elle pu lui faire ça ? Elle savait qu'il redoutait l'exhibition sous toutes ses formes, elle savait qu'il se méfiait des étrangers, qu'il tirait prudemment les rideaux à la tombée de la nuit, de peur qu'on les voie vaquer à leurs affaires. Elle savait combien il avait eu honte lorsque, à seize ans, elle lui avait annoncé qu'elle était lesbienne.

Le chien des Starling avait traversé la rue et jappait aux talons d'une vieille dame aux jambes arquées, vêtue d'une robe bleue, qui progressait tant bien que mal sur le trottoir. « Merde », lâcha-t-il. Il s'écarta de la fenêtre et chercha, à la radio, la station qui programmait de l'opéra l'après-midi. On diffusait le dernier acte de *La Bohème*.

Il n'aurait su dire à quel moment précis la métamorphose avait eu lieu mais Kitty, sa jolie petite fille pleine de joie, s'était muée en une ado aussi lugubre qu'étrange, victime des railleries de ses camarades. Elle s'amaigrit, s'enlaidit. Ses yeux bleus autrefois

limpides et expressifs se voilèrent, comme si la Kitty originelle s'était éloignée de sa propre apparence, son regard devenant un bouclier plutôt qu'un miroir. On aurait dit qu'elle dérobait sciemment sa beauté à la vue de ses parents, leur autorisant quelques coups d'œil les rares fois où elle ne pouvait éviter de baisser la garde, quand par exemple elle rêvassait tout en se brossant les cheveux, assise devant la télévision. Dans ces instants-là, son charme dormant brisait le cœur de son père. Et, en même temps, il l'irritait. Qu'esquivait-elle ainsi ? Ils l'avaient aimée, l'un comme l'autre. Lorsqu'elle n'arrivait pas à dormir la nuit, petite, Marsha lui tenait compagnie des heures durant. Elle faisait l'éloge de ses anecdotes et de ses dessins comme si elle avait affaire à un génie. À sept ans, Kitty partageait beaucoup de choses avec sa mère, elles partaient se promener et discutaient de tout ce qui passait par la tête de la petite.

Il tâcha de comparer la Kitty de seize ans, cafardeuse et maussade, à la lesbienne de vingt-huit ans, svelte et sûre d'elle, qui signait des articles dans *Self*. Il s'imagina au tribunal, brandissant un exemplaire du magazine sous le nez d'un jury ébahi. Le procès serait couvert par les médias. Il visualisa les titres des journaux : « Un père poursuit un magazine : sa fille homosexuelle révèle… » révèle quoi ? Qu'avait-elle trouvé de si palpitant à raconter à la terre entière mais à cacher à tout prix au principal intéressé ?

La colère l'emporta sur l'impuissance. Kitty avait un côté cruel. Cela faisait des années qu'il n'avait pas vu sa cruauté à l'œuvre mais elle était bien là, tapie en elle, il l'aurait parié. Il se remémora un épisode particulier : posté derrière la porte d'entrée entrouverte, il avait surpris Kitty, quinze ans, voûtée sur les marches du perron, en grande conversation avec l'une de ses rares amies, une blonde quelconque qui portait un rouge

à lèvres assorti à sa veste en cuir blanc. Il s'était approché de la porte pour étudier le ciel et dire quelque chose aux filles, mais la curiosité l'avait emporté et il avait tendu l'oreille. « Au moins ta mère à toi est intelligente, disait Kitty. La mienne est une teigne doublée d'une conne. »

Une sentence pareille, après les berceuses et les balades ! Et cet incident n'était pas isolé, loin de là : à chaque fois qu'il revenait du travail, sa femme avait un motif de plainte contre Kitty. Elle avait mis la table, mais pas avant quatre coups de semonce. Elle avait désobéi à ses ordres en faisant un crochet chez Lois après les cours au lieu de rentrer directement. Elle s'était rendue au lycée vêtue d'une robe si courte qu'on voyait la couture de son collant.

À l'heure où Kitty descendait dîner, aussi défaite qu'au sortir d'un camp de travaux forcés, il était furieux. C'était plus fort que lui. D'un côté sa femme, qui se démenait pour élever une famille et préparer le dîner, de l'autre cette gamine, moche et mauvaise, même pas foutue de mettre la table. Ça n'avait pas de sens qu'elle tourne si mal après tout ce qu'ils lui avaient donné. Sa mine affligée le plongeait aussi dans une colère noire. Est-ce qu'un jour, un seul, quelqu'un lui avait fait du mal ?

Il se redressa et se mordit doucement les joues tout en écoutant l'héroïne de *La Bohème* agoniser. Lorsque la voiture de sa femme s'engagea dans l'allée, il gagna la porte de derrière en se tordant les mains et attendit qu'elle franchisse le seuil. À peine eut-elle mis le pied à l'intérieur qu'il lui arracha des bras le sac de courses et ordonna : « Donne-moi les clefs. » Bouche bée dans l'escalier, elle le fixa, une consternation idiote peinte sur le visage.

« Donne-moi les clefs !

– Qu'y a-t-il, Stew ? Que s'est-il passé ?

– Je te le dirai à mon retour. »

Il se glissa dans la voiture et devint partie intégrante de cette boîte mobile qui le propulsait, haletante, à travers le monde véloce et incroyablement complexe des autres, leurs maisons, leurs enfants, leurs chiens, leurs vies. En temps normal il n'avait pas une intuition aussi vive de cette cassure éprouvante qui le séparait du monde mais il sentait qu'elle l'accompagnait depuis le départ, perçant derrière ses pensées ordinaires. L'ironie voulait que cette cassure ait choisi de réapparaître alors qu'une connexion banale, certes, mais incroyablement réelle et violente le reliait aux autres habitants de Wayne County : les exemplaires de *Self* disponibles par centaines dans d'innombrables drugstores, librairies, épiceries et bibliothèques. Comme si un tentacule branché à l'aile de la voiture l'enchaînait aux humains désignés par le hasard qui achetaient le magazine – pourquoi pas ses voisins ? Il s'arrêta à un carrefour bondé, fourmi perdue dans une colonne ennemie.

Kitty s'était projetée très tôt au sein de cette colonne, loin du foyer familial, parce que vivre avec les parents était un cauchemar, à l'en croire. Un cauchemar, en effet, par sa faute, pas par leur faute à eux. Comme s'il ne lui suffisait pas d'être terne et maussade, elle avait viré lesbienne. Les gosses la suivaient dans la rue et se moquaient d'elle. Un type jeta ses manuels dans les toilettes. Elle fut impliquée dans une bagarre. Les voisins leur adressaient des regards noirs. Cette réaction ne fit que renforcer la nouvelle identité de Kitty : la gamine immature se voyait en personnage de roman. Elle écrivit des poèmes sur d'héroïques amazones, elle rapporta à la maison livres et revues extravagants qui semblaient glorifier, entre autres, des prostituées. Marsha

fouilla sa chambre et les jeta aux ordures. Kitty lui hurla dessus, les veines gonflées de colère à la surface de son cou gracile. Il lui asséna un coup de poing qui la jeta à terre, vociféra contre Marsha qui voulut s'interposer. Kitty se remit debout et, d'un bond, fit barrage de son corps comme pour défendre sa mère. Il la secoua sans arriver à gommer la détermination affichée sur ses traits.

La plupart du temps, pourtant, la routine reprenait le dessus, ils dînaient ensemble, regardaient la télé, échangeaient des plaisanteries. Il ne connaissait rien de pire : observant Kitty il voyait en elle sa fille et se laissait gagner par le réconfort et l'affection, habitué désormais à sa maussaderie recluse. Il se souvenait alors qu'elle était lesbienne, un marécage d'écueils et de rancœurs se creusait entre eux et il lui devenait impossible de la voir. Ensuite elle redevenait Kitty, tout simplement. Il détestait ça.

Elle fit une fugue à seize ans et les policiers la retrouvèrent dans l'appartement d'une culturiste de deux ans plus âgée, Dolores, qui avait une femme nue tatouée sur son biceps gauche. Marsha demanda aux policiers de la faire interner, afin de la confier à des professionnels, mais il haïssait les psychiatres – des enfoirés vicieux et hautains qui prenaient leur pied à poser des questions pièges – et il la fit sortir de l'hôpital. Lorsqu'elle acheva ses études, ils déclarèrent qu'ils ne la retiendraient pas si elle souhaitait partir. Elle ne se fit pas prier.

Elle s'installa dans un appartement près de Detroit avec une fille prénommée George et décrocha un emploi dans un foyer pour enfants attardés. Elle leur rendait visite à l'improviste une fois de temps à autre, traînant derrière elle un énorme sac de linge sale. Maigre et musclé jusqu'à l'obsession, son corps

évoquait un chien de combat en laisse. Cheveux coupés court, à la garçonne, lunettes de soleil noires, mitaines et ceintures en cuir noir. L'unique vestige de sa beauté, c'était la façon dont elle se tenait, droite et martiale, et l'efficacité de ses gestes : elle arpentait la maison comme un chef de guérilla. Assises à la table de la salle à manger, Marsha et elle buvaient du thé tout en entamant un dialogue laconique. Son corps parlait son langage guerrier tandis que la machine à laver ronronnait dans la buanderie ; lui allait et venait d'un pas nonchalant, tâchant de saisir la signification de ses paroles. Parfois elle s'attardait, pour dîner avec eux et regarder *All in the Family*. Marsha la renvoyait avec un bol de pudding au tapioca fait maison ou un sac rempli de pommes et d'oranges.

Un jour, au lieu d'une visite, ils reçurent une carte postale portant le cachet de San Francisco. George et elle avaient rompu, les informait-elle. Elle donnait de curieux détails sur son nouveau cadre de vie et restait floue sur la façon dont elle subsistait. Dans ses cauchemars, il voyait Kitty avec son petit corps fièrement musclé, perdue parmi une masse de femmes bien en chair qui se déhanchaient en tenue légère dans des bars et s'injectaient de la drogue, de terribles créatures que sa fille pétrie d'illusions romantiques prenait pour des héroïnes opprimées et glamour. Il se levait la nuit et gagnait à tâtons la salle de bains pour y chercher des cachets contre le mal de ventre, l'obscurité familière de la maison lourde d'images menaçantes qui le cernaient de toutes parts, images qu'il voyait reflétées sur son propre visage lorsqu'il allumait la lampe au-dessus du miroir.

Une année, elle vint fêter Noël chez eux. Elle arriva avec ses valises et un sac entier de cadeaux, et il constata qu'elle était redevenue belle. D'une beauté qui l'offensait et l'interpellait.

Les cheveux coupés court, ébouriffés, étaient striés de mèches violettes, la bouche délicate s'ourlait de rouge à lèvres, le nez et les oreilles étaient percés d'améthystes et de pendeloques en argent. Le visage s'ouvrait en une myriade de pétales. Ses yeux brillèrent d'une perspicacité mordante lorsqu'elle posa sa valise par terre et il comprit qu'elle avait surpris sa réaction. Elle s'approcha de lui, les hanches fluides, et le prit dans ses bras pour la première fois depuis des années. Il sentit contre lui son corps agile et vivant et son cœur envoya une décharge de sang et d'amour.

« Joyeux Noël, papa. »

Dans sa voix rauque et vulgaire, on percevait cet aplomb qui vient avec l'expérience. Son tee-shirt proclamait : UNE FILLE QUI EN A. Elle avait vingt-deux ans.

Elle séjourna chez eux une semaine et son étrange beauté vacillante emplit la maison, modifiant les molécules de l'atmosphère. Elle parlait des filles avec qui elle partageait un appartement, de son boulot dans une cafétéria, des différences entre les habitants de la Californie et ceux du Michigan. Elle parlait aussi de ses copines : Lorraine, si jolie que les hommes tombaient de vélo à force de se dévisser le cou pour mieux l'admirer ; Judy, experte en arts martiaux ; Meredith, qui élevait un enfant avec son mari, Angela. Elle parlait de lectures de poésies, de cours de céramique, d'ateliers piercing.

Il se rendit compte en l'étudiant qu'elle ne s'était pas assagie en cinq ans, bien au contraire, et pourtant cela ne mettait plus le feu aux poudres. À croire qu'un grand espace blanc se déployait entre eux, un espace impénétrable et imperméable aux insultes. Par ailleurs, elle risquait de couper les ponts s'ils se disputaient.

Au lieu de lui hurler dessus, il observa sa métamorphose

avec perplexité. La jolie fillette enjouée avait cédé la place à une adolescente triste, banale, méprisante, puis elle était devenue un maton au regard de pervers refoulé. Désormais, c'était un lutin plein d'entrain qui semblait vivre dans un univers bâti sur des ordures saupoudrées de strass. D'où venaient-elles, ces trois personnes que tout opposait ? Même Marsha, qui avait passé tant de temps avec elle durant son enfance, n'aurait pu retracer la genèse de cette nouvelle Kitty. Parfois, l'amertume aidant, il se disait que Marsha et lui étaient moins des parents que des vieillards endeuillés, errant de pièce en pièce, reliés non pas à un enfant de chair et d'os qui faisait des études ou menait une vie à peu près intelligible, mais à un ersatz engendré par leurs lubies les plus obscures, un être issu de replis mentaux dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Le parking était presque désert. Il le traversa avec flegme avant de se garer près de l'entrée. Il passa d'interminables secondes à chercher *Self* avant de comprendre que le mannequin retouché qui posait en couverture lui souriait de toutes ses dents. Il survola le sommaire puis feuilleta la fin du magazine. « Parole libre » barrait le sommet de la page en lettres rondes de couleur turquoise. Tout en bas, dans un petit encadré, le nom de sa fille. « Kitty Thorne est artisan céramiste. Elle vit en Caroline du Sud. » Ses mains tremblaient.

Il eut toutes les peines du monde à absorber de façon rationnelle les premiers paragraphes qui relataient, il n'en croyait pas ses yeux, une conversation téléphonique remontant à une date oubliée, où ils avaient évoqué les existences vaines menées par ceux qui baisent sans se marier, ni avoir d'enfants. Quelques répliques se détachaient clairement : « mon père m'aime peut-être, mais il

n'aime pas ma manière de vivre », « … encore plus compliqué à cause de mon homosexualité », « parce que ça me fait toujours de la peine ».

Pour des raisons qui lui échappèrent, il sentit frémir sous sa peau un sourire nerveux, qu'il réprima.

« Cette peine s'est enracinée dans notre relation et remonte, je crois, à mon adolescence. »

Comme il avait douloureusement conscience de se trouver dans un lieu public, il passa à la caisse et regagna sa voiture. Il se gara sans hâte sur une autre place du parking, aussi loin que possible du drugstore, ouvrit le magazine et reprit sa lecture. Elle dépeignait les « terribles difficultés » qui existaient entre eux. Elle retraçait, avec une politesse aussi concise qu'un hiéroglyphe, les disputes, la fugue, le retour, la réconciliation tacite.

« Il y a une distance émotionnelle que nous avons tous les deux acceptée et que nous assumons, tout en gardant l'espoir que chaque contact – amour, colère, peu importe – arrivera à la franchir. »

Il délaissa le magazine et plongea son regard derrière la vitre. La nuit tombait ; les boutiques de la petite galerie marchande étaient, pour la plupart, fermées. Deux autres voitures étaient garées sur le parking et une femme grosse, lente et renfrognée, lestée de deux sacs, s'apprêtait à quitter sa place. Il était stationné devant un terrain en friche envahi par les broussailles, en lisière du parking. Il repéra des herbes rêches et épineuses qui se déployaient telles d'énormes tarentules vertes, de jeunes pissenlits jaunes, de vieux pissenlits frêles et de robustes touffes de mouron bleu. Sous sa détresse, il était vaguement sensible à la beauté de ces fleurs dont la couleur contrastait avec la froideur du ciel au blanc grisé. Un instant, le son des insectes le réconforta.

Des images de sa fille transpercèrent sa mémoire à une vitesse effarante : Kitty, neuf ans, s'inclinait au-dessus d'une assiette de crème glacée, sa minuscule silhouette en chemise de nuit gravissait l'escalier quatre à quatre, sa main ornée d'une bague frôlait son visage, les clefs accrochées à sa ceinture cliquetaient tandis qu'elle s'éloignait de la maison, la démarche lente, moulée dans son jean. De l'histoire ancienne, tout ça.

L'article racontait ensuite que Kitty avait raccroché, furieuse, et dressé la liste de tous les arguments qui auraient pu lui faire comprendre qu'il l'avait blessée, ouvrir la voie à une « communication authentique » ; de la première à la dernière ligne, un épouvantable jargon digne d'un talk-show. Il était incapable d'associer ces mots à la Kitty qu'il avait vue la dernière fois lézarder à la maison. À vingt-huit ans, elle avait dit adieu aux cheveux teints et aux bijoux de narine et adopté des manières sérieuses, scolaires, qui évoquaient presque une vieille fille. Un jour, il l'avait entendue dire à Marsha :

« Donc cette Italienne me toise des pieds à la tête et elle sort à Joanne : "Tu traînes trop avec des WASP." Alors je lui dis : "Je n'ai rien d'une WASP, je suis une *white trash*, une racaille."

– Parle pour toi », avait-il répliqué.

« Si le pire se produisait, si mon père refusait ma main tendue, aucun regret pour moi. Car j'aurais identifié mes propres besoins, j'aurais créé la possibilité d'établir un lien avec ce que les psychothérapeutes appellent le "bon parent" en moi. »

Eh bien, si c'était là le genre de choses qu'elle voulait lui dire, quel soulagement qu'elle se soit abstenue. Mais si elle ne s'était pas tournée vers lui, pourquoi le clamer au reste du pays ?

Il mit la radio. Une chanson : *« Try to remember, and if you*

remember, then follow, follow[1]. » Il l'arrêta. Le rêve interrompu émit un léger écho. Il ferma les yeux. À l'âge de neuf ou dix ans, l'un de ses oncles lui avait confié : « Chacun invente son propre monde. Tu vois ce que tu veux voir, tu entends ce que tu veux entendre. Essaie maintenant, tiens. Cligne des yeux dix fois de suite et ferme les paupières très fort, tu verras tout ce que tu veux devant toi. » Il avait tenté l'expérience, un peu à contrecœur, et discerné tant bien que mal le contour d'une sphère jaunâtre qui se déplaçait à travers les ténèbres. Une vision à donner la chair de poule. À l'époque, il avait attribué son échec au manque d'efforts.

Il avait conseillé à Kitty de faire de même, ou quelque chose d'approchant, à l'âge de huit ou neuf ans. Installés sous la véranda dans des transats au tissu rayé, ils se tenaient par la main et regardaient les lucioles pailleter l'herbe.

Elle ferma les yeux, longtemps. Puis, la voix grave, elle déclara : « Je vois des grosses boules colorées, comme des fleurs avec de longs poils. Elles sont roses, rouges et turquoise. Je vois une île avec des palmiers et des cailloux roses. Il y a des dauphins et des sirènes qui nagent dans l'eau tout autour. » Il avait été presque frappé de stupeur par la foi qu'elle mettait dans cette vision improbable. La stupeur avait ensuite cédé à la tristesse, car jamais Kitty ne verrait ce qu'elle avait envie de voir. Il s'était alors fait la réflexion qu'elle n'était pas très fine, même pour une petite fille.

Ses souvenirs s'attardèrent de nouveau sur sa propre enfance. Il cheminait au milieu de la rue à la nuit tombante, recouvert d'une fine pellicule de sueur après un match de basket. Lui

1. « Essaie de te souvenir, et ton souvenir, suis-le, suis-le ». *(N.d.l.T.)*

parvenaient la stridulation des criquets, des aboiements assourdis et la rumeur étouffée, péremptoire, des gens assis sur leur porche. Solidement ancré à la chaleur et à la bande-son nocturnes, il s'était laissé gagner par un exquis mélange de bonheur et de chagrin à l'idée que la vie puisse contenir ce fragment de perfection, et la triste perspective de rentrer bientôt chez lui, de pénétrer dans une lumière vive et d'accorder toute son attention à la journée du lendemain, avec ses bruits agressifs et ses alternatives alarmantes. Il avait donc résolu de graver cette balade vespérale dans sa mémoire, d'imprimer pour toujours les sensations qui l'envahissaient tandis qu'il longeait la maison des Oatlander, afin de pouvoir à tout instant les extraire de ses souvenirs pour les étudier. Il se rappela confusément la certitude qu'il avait ressentie : en procédant ainsi, il était capable d'arrêter le temps, de le retenir.

Il fallait rentrer, il le savait. Il n'avait pas envie de discuter de l'article avec Marsha mais envisager de rester face à elle dans la même pièce sans en parler était à peine supportable. Il imagina l'amorce laborieuse d'une conversation, un échange futur avec Kitty qui mûrissait en lui. Cette conversation était une machine vaste et complexe, comme celles qui apparaissaient parfois dans ses rêves : si seulement il appuyait sur l'interrupteur, tout reviendrait à la normale, mais il se sentait trop abruti par le poids et la difficulté de la chose pour passer à l'acte. Par ailleurs, dans son cas, la situation ne reviendrait pas forcément à la normale. Il glissa le magazine sous son siège et démarra.

Marsha lisait dans son fauteuil. Elle leva les yeux et le conflit interne qu'exprimait son visage semblait aussi compliqué et féroce que le sien, mais tendu dans une direction différente, incapable

d'appréhender ni ce qu'il était, ni ce qu'il savait. En esprit, il s'écarta d'elle si brusquement qu'une fraction de seconde la pièce, pourtant familière, lui parut sortir d'un cauchemar. Enfin, le caractère trivial de la scène mit en relief l'événement hors du commun de la journée et il se laissa submerger par une colère et un ébahissement extrêmes qui lui donnèrent envie de hurler.

« Tout va bien, Stew ?

– Non, rien ne va. Je suis un vieillard fatigué qui ne trouve pas sa place dans ce monde de merde. Je vais dehors, c'est comme si je marchais sur des clous. Tout m'agresse – la laideur, la médiocrité, la vulgarité, tout. »

Il sentit Marsha battre en retraite dans sa propre mauvaise humeur, ses lèvres étirées en une mimique d'exaspération obstinée qu'elle avait héritée de sa mère. Comme Kitty, comme les autres, elle l'abandonnait.

« Je n'ai pas de fille digne de ce nom et je n'ai pas de femme digne de ce nom à mes côtés parce qu'elle est trop occupée à aller par monts et par…

– On en a déjà parlé. On s'est mis d'accord pour…

– Ça n'avait rien à voir ! C'était quand on avait deux voitures ! »

Sa voix déchira sa gorge à la façon d'un coup de fouet et forma un demi-hurlement éraillé.

« Je n'ai pas de voiture, tu as oublié ? Ça veut dire que je suis resté en rade pendant des heures et que Norm Pisarro a pu m'annoncer comme si de rien n'était, au téléphone, que ma gouine de fille venait de me trahir à la face du pays tout entier dans un magazine. Tu crois que j'en ai pensé quoi ? »

Il voulait frapper le mur du poing jusqu'au sang. Il voulait que Kitty voie couler ce sang. Marsha manifesta une douce consternation, la bouche grande ouverte. Par contraste, l'impuissance

qu'elle trahissait fit paraître sa colère terrifiante, une colère formidable qui se désamorça et devint, à son tour, impuissante. Il s'assit sur le canapé et, en lieu et place de la colère, éprouva de la douleur.

« Qu'a fait Kitty ? Que s'est-il passé ? Quel rapport avec Norman… ?

– Elle a écrit un article dans le magazine *Self* où elle parle de son homosexualité et de ses problèmes et de moi, si j'ai bien compris. Je ne sais plus ; c'est à peine si j'ai pu lire ce ramassis de conneries. »

Marsha étudia ses ongles.

En la dévisageant, il vit la beauté fanée de sa peau ivoire qui s'affaissait sous le poids des années et de ses lunettes à double foyer posées de guingois, son visage réceptif, le duvet brun qui ombrait sa lèvre supérieure, les boutons en nacre de son gilet, des boutons de petite fille. Seul le premier était fermé.

« Je suis étonnée que Norm t'ait appelé comme ça.

– Qui peut dire ce qu'il avait à l'esprit, hein ? »

Son cœur fut apaisé et freiné par ces mots, même s'ils ne s'adressaient pas à la véritable source de son chagrin.

« Viens, dit-elle. Je vais te masser les épaules. »

Il consentit à ce qu'elle s'approche de lui et ils prirent place de biais sur le sofa, son poids à lui en équilibre sur le rebord, ses jambes mal plantées, elle perchée tout au bout, guindée, les jambes étroitement croisées. L'inconfort de la position annulait l'efficacité du massage, mais il accepta volontiers le contact. Marsha avait des mains fortes et intelligentes qui communiquaient à ses muscles une sensation de sécurité profonde, l'amour, les délices de la vie physique. Tout à son effort, elle se rapprocha de lui et son sein moulé dans le pull, en l'effleurant,

relâcha sa tension presque contre sa volonté. Les yeux mi-clos, il observa ses pieds chaussés de baskets – des femmes adultes qui portaient des chaussures de gamine, le phénomène lui échappait – dans la pénombre, une tennis chevauchant l'autre, comme embrassées, les lacets en charmant désordre.

Pauvre Kitty. Ce n'était pas si grave qu'elle ne mette pas la table en temps et en heure. Il n'arrivait pas à se rappeler pourquoi lui et Marsha avaient pu perdre leur calme à ce point. Ils avaient dû céder à la froideur de Kitty, à son indifférence, à sa voix dégoulinante de sarcasme. Mais de la part d'une adolescente, à quoi s'attendre ? C'était dommage, en effet, mais ils ne pouvaient pas revenir en arrière.

Il pensa à son père. C'était dommage, là encore, et personne n'écrivait d'articles là-dessus. Il y avait eu une distance entre eux, si vaste, si absolue que le terme « distance » ne rendait pas la réalité avec fidélité. Sûrement parce qu'il ne l'avait connu que tout petit ; si son père avait vécu plus longtemps, peut-être auraient-ils construit un lien solide. Il n'arrivait à se remémorer clairement son visage qu'à la table du petit déjeuner, où il restait silencieux et immobile, exception faite des mouvements de la bouche et de la mâchoire, rassurant dans son invariabilité. Son père mangeait sa bouillie d'avoine à la cuillère, le coude sur la table, le regard baissé, sa main libre pressant parfois un chiffon humide contre son front qui portait le poids d'une douleur noble, assumée, s'ajoutant à ses devoirs de mari et de père. Il ne se lassait jamais de scruter ce visage massif creusé de rides profondes avec ses lobes plus longs que la moyenne, ses lèvres fines et flasques, ses mâchoires fonctionnant en circuit fermé. Cette immobilité empreinte d'un flegme presque divin l'avait empli d'admiration et de sérénité, jusqu'au jour où son père

avait lentement hissé le nez de son bol et plongé son regard dans le sien pour asséner : « Arrête de me fixer, petit merdeux. »

Dans ses autres souvenirs, son père était un corps massif et lourd, un visage oblong dont les traits restaient flous. Il le voyait endormi dans le fauteuil du salon, ses mains épaisses aux phalanges velues frôlant le sol. Il le voyait remonter l'allée de la maison, empruntant ce pas rapide et saccadé qu'il adoptait d'ordinaire à son retour du travail, cette démarche heurtée, cette taille droite qui donnait au corps compact l'aspect d'un formidable automate. La chemise était trempée au niveau des aisselles, la tête inclinée, le regard distrait mais vigilant, comme s'il surveillait d'un œil attentif le monde extérieur, craignant qu'une créature monstrueuse ne s'abatte sur lui tandis qu'il réglait ses affaires intimes, autrement plus importantes.

« Le bon parent en moi. »

Qu'est-ce qui leur traverse l'esprit, à ces imbéciles pétris de bonnes intentions, lorsqu'ils forgent ce genre d'inepties ? Quand un père meurt, il disparaît ; il n'y a pas de petit papa avec un grand sourire qui surgit d'une poche secrète de votre veston en faisant des signes joyeux de la main. Certaines pertes sont radicales. Et aucun épanouissement personnel, absolu ou non, aucune liberté d'expression ne changera cette réalité.

Comme si elle avait entendu ses pensées, Marsha s'appuya sur lui de tout son poids et s'appliqua à lui décrisper les muscles. Sa sueur et le parfum de son déodorant filtrèrent à travers son cardigan, son odeur se teinta d'un soupçon de laine. « Bon, fini ! » Pétrissant ses épaules, elle lui donna une petite tape. Il tendit le bras et lui toucha la main, en guise de remerciement.

En face du canapé était placée, autrefois, une chaise rouge

et dans cette chaise rouge s'était assise Kitty, le regard oblique, le visage masqué derrière son poing.

« Tu es lesbienne ? Très bien. Tu n'existes plus pour moi. Tu franchis cette porte, je m'en balance. Et si tu reviens, je te cracherai au visage. Même sur mon lit de mort, je m'en fous, il me restera toujours assez de force pour te cracher au visage. »

Elle n'avait pas esquissé le moindre geste durant cette tirade. Des larmes avaient coulé le long de son poing crispé et de son bras, mais elle ne lui avait pas accordé un seul regard.

Les mains de Marsha s'attardèrent un instant. Puis elle s'assit sur le canapé, à l'écart.

Description

Joseph partait randonner à New Paltz avec son ami Kevin. Kevin conduisait d'une seule main, le coude sur la portière, vitre baissée ; Joseph avait posé la main sur le toit. Ils avaient bouclé leur maîtrise de *creative writing* quelques semaines plus tôt et la vie leur souriait. Kevin venait de publier un article dans une revue réputée qui payait bien. La mère de Joseph se remettait petit à petit d'une grave maladie. C'était une radieuse journée de printemps ; la brise transportait un parfum exquis. Ils buvaient du soda en canette et débattaient de la littérature bas de gamme.

« C'est ce que John Ruskin a écrit sur l'architecture, arguait Kevin, un style qui tolère des imperfections n'est peut-être pas le plus parfait, mais c'est le plus attirant parce qu'il révèle l'empreinte de la main humaine.

– Ça m'énerve, répondit Joseph, tout ce délire sur "l'humain". C'est un euphémisme pour remplacer "médiocre" et, de toute façon, ça ne veut rien dire. Seuls les humains construisent des bâtiments ; seuls les humains écrivent des livres. Ces choses-là sont humaines par définition.

– Tu t'alignes sur Braver, fit Kevin, qui faisait allusion au professeur Janice Braver.

– Comment ? Janice n'a jamais dit ça ; c'est moi qui l'ai dit.

– Si, elle l'a dit. Peut-être pendant une conversation avec moi, mais elle l'a dit.

– Depuis quand vous avez des conversations ? Tu ne l'aimais pas. Enfin bref, le crime est humain – le viol, le meurtre, tout cela est dans la nature humaine.

– Ne change pas de sujet », rétorqua Kevin.

Il négocia lentement un virage en épingle qui fit tanguer la voiture, soudain difficile à manier, à la façon d'un bateau.

« Dire que l'art est humain n'implique pas forcément que c'est correct sur le plan moral ; c'est une forme d'engagement, voilà tout. Il n'est pas statique, immuable ; il implique une globalité, défauts et maladresses compris.

– "Il implique une globalité", singea Joseph. Vague et pédant tout à la fois.

– Bellow et Roth abordent tous les sujets.

– Ce n'est pas pour ça qu'ils sont géniaux. S'ils sont géniaux c'est parce que… »

Au moment où il s'engageait dans le parc, Kevin donna un coup de volant si brusque que le soda jaillit de la canette et éclaboussa le visage de Joseph.

« Merde ! glapit-il avant de s'essuyer le menton avec son tee-shirt et de reprendre : Je disais qu'ils sont géniaux parce que… »

Mais Kevin était déjà dehors, il explorait le coffre à la recherche d'eau et de crème solaire. Joseph sortit à son tour.

« Bellow et Roth sont géniaux parce que… »

Deux jeunes filles en short et chaussures de randonnée surgirent au bout du sentier, fraîches et joyeuses, comme si elles venaient de sortir d'un cinéma.

« Ils sont géniaux parce qu'ils sont profonds », conclut Joseph sans quitter des yeux la plus petite des deux filles.

Kevin se redressa et les filles se retournèrent dans un seul et même mouvement pour l'épier ; même de loin, Joseph les vit s'animer. Kevin était grand et athlétique ; belle carrure, large bouche. Bombant le torse, il mit sur son épaule un sac à dos léger et fit mine de snober ses spectatrices.

« Ils écrivent avec profondeur sur des sujets particuliers », ajouta Joseph en projetant du soda au visage de Kevin.

Kevin s'ébroua pour chasser les gouttes luisantes et feignit de gifler son ami ; Joseph l'imita. La plus grande des deux filles jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et sourit. Ravi, Kevin se rua tête baissée sur Joseph, boxant dans le vide ; Joseph recula, sautillant, feintant. Les filles montèrent dans une voiture, plongées dans leur discussion.

Les garçons cessèrent leur comédie. Ils rincèrent le soda poisseux avec de l'eau minérale et s'enduisirent de crème anti-moustiques ; Kevin posa le pied sur le capot afin de mieux badigeonner sa longue jambe à moitié nue. Les filles quittèrent le parking et, en passant, l'une d'elles leur adressa un sourire depuis son siège. Kevin reposa le pied par terre et les suivit du regard. C'est maintenant qu'il mate, se dit Joseph. Une famille débarqua dans son 4 × 4, le volume de l'autoradio à fond, sur la banquette arrière deux garçonnets, dont l'un faisait tournoyer un objet bariolé.

Ils s'engagèrent sur le sentier.

Kevin et Joseph avaient grandi à Westchester. Ils s'étaient liés d'amitié au collège, studieux l'un comme l'autre, et obsédés par les BD d'épouvante où une fille subit des choses horribles